

Année 1989

Abécédaire a la rose

A.....	Allons voir, mignonne, si la rose, de ce matin, est éclose,
B.....	Belle, dans la fraîcheur humide, de la rosée matinale,
C.....	Calice, ourlé de mille perles, cousues sur ses pétales,
D.....	Divine fleur, suave odeur, cette chose rouge, qui n'ose,
E.....	Éclaircie de l'aurore, fanée, flétrie, a la chute d'un soir,
F.....	Fille de l'instant, femme d'un moment, joie d'un espoir,
G.....	Germes, puis boutons, puis encore, corolle délicate et gracile,
H.....	Hier ? Néants ! Aujourd'hui, flamme vive si fragile,
I.....	Îles des temps, passages sans retours, amours et passions,
J.....	Jeune fille, mère de tous les amants, excuses du cœur amoureux,
K.....	Kaléidoscope aux mille fantômes, avec ses griffes acérées,
L.....	Lacérant, les cœurs de ces amateurs, qui espèrent l'être aimé,
M.....	Mystère, dans cette beauté, castrée, ce rêve, cette émotion,
N.....	Nudité de la chair, si douce, si tendre, tellement désirée,
O.....	Ors, fervents, déposés ce matin, mon bref aveu,
P.....	Plénitudes, dans la couleur, le sang rouge, qui est versé,
Q.....	Quand reviennent, les temps tragiques, ces jours violents,
R.....	Révoltes des cœurs, cœurs cernés, cœurs bernés, cœurs béants,
S.....	Sais-tu ? Que jamais, elle ne meurt, cette petite fleur,
Toujours et partout,	Elle fleurit, dans le bonheur, et aussi, dans le malheur,
Unique parfois !	Parfois drapeau, mais sereine dans toute notre éternité,
Vois-tu encore ?	Ce vif et frais bouton, qui ce jour, a un instant, été,
Wergeld ou ce	Jugement d'un dieu, la petite tache de sang rouge,
Xérophile en ce	Désert, reine de mon oasis, mon unique songe,
Ysopet te célèbrant	Déjà ô joie ! Ma damoiselle, ma bien venue,
Zéphyr, doucement	Te berce et te caresse, o jouvencelle ! Toute nue,

Bruno Quinchez (Paris 1989)

Arvo Pärt lyrics,

Cela chantait depuis de longues années,
Et cela n'avait pas attendu,
Ni le temps des cerises,
Ni les temps messianiques,
Cela fut enfin entendu,
Ici, là, et là bas,
Dans les têtes, et dans les cœurs,

Cela craquait brutalement,
Comme la banquise,
Aux temps doux du printemps,
Ceux là, riaient dans leurs usines,
Ceux là, parlaient dans la mine,
Ceux là, espéraient,
Ceux là, chantaient,
Ceux là dansaient,
Les moissons de tous les futurs,

Les semailles et l'espérance du nouveau printemps,
Cela n'a pas de nom,
Et ceux là, ils n'oublient pas,
Cela c'est des fleurs, pour un instant,
Ceux là, c'est tous ces peuples de l'Est,
Cela n'est pas fini,

Mais ceux là, ils crèvent de faim,
Cela, c'est comme une prière exaucée,
Cela c'est l'honneur de vivre libre,
Ceux là, sont effrayé par leurs rêves,
Cela ne fut au début que transparence,
Cela était une triste vérité,

Ceux là, c'est la masse, des prolétaires,
Ceux là, c'est toute l'innocence
De l'humanité bafouée,

Bruno Quinchez Paris 1989

Au début

Au début, était le verbe...
La suite est plus connue...
Donc le verbe était, au début...

Le bougre...
Verbalisant.
Pénalisant. .
Formalisant...

Polissant.....
Poliçant.....
Chantant.
Gueulant.

Instruisant. .
Formant.
Éduquant.....

Civilisant.
Transformant...
.....ce néant...

Puis-je condamner cela ?

Cela était bon...
Cela est bon...

Acquittement, au bénéfice du doute...
Sceptique, je le suis et je le reste...
Et ce très vieil homme...

Un vieillard, un inconnu,
Un très vieux chêne regarde...
Ses enfants terribles,

Ses rêves accomplis...
Sa sève nourricière
Bâtir les temps du présent...

Bruno Quinchez Paris 1989

Essai d'écriture automatique

Ne soit pas trop intelligent !
C'est ton cœur, c'est tes tripes,
Qui doivent parler,

Foutaises, vers pervers,
Je veux, jouir, dans cette courte vie,
Je vis, j'aime, je me bats,

Je suce jusqu'à l'extrême,
Je vide la substantifique moelle,
Le petit rien,

Le petit vers, qui fouille,
Et qui grouille,
J'automate et après je lèche,

J'encense, et ainsi je crée,
Dieu, que cela est bon !
Et cateara. Ex cathedra!

La prima donna, jouit intensément,
Des vers livres, des vers libres,
Tout, pour le coquin Paris ! Qui rit de mon émoi ?

Et moi, je suis l'organe
De cet ordinateur neuronal,
Sur l'oreiller du mâle,
C'est Satan Trismégiste,
Et patati ! Et patata !
Pas Tati, pas Tchernia, pas d'exclus,
Je me rappelle, rappelle-toi Barrabas,
Tu analyses, sa géométrie curviligne,

J'aime les beaux seins, pleins de lait,
J'aime cette courbe des hanches, d'une belle femme,
Que j'aime à faire apprendre ce nombre tant utile aux sages,
Qui de tes remords peut priser le tabac ?

Coups de tabac, coups de pub !
Putains de souvenirs,
J'ai longtemps et longuement rêvassé,
Sur ces grandes ondes

Sous mes yeux, endormis et clos,
Le soir aux fonds des bois,
Le summum de l'orgas-miasmes,

Des tendres fillettes phanérogames,
Les mâles assis,
Les latences de l'incertain,

La flatulence du purin dénaturé,
L'obscénité de ce mot, anodin,
Et avoir le courage de désobéir,

L'ordre de cessez,
Ce rendez-vous, avec la mort,
Et le temps qui jamais ne s'arrête,

Toujours dans le même, sens,
Et ce nuage, qui s'enfuit aux lointains,
L'horreur chaotique, terreurs galvaniques,

Cinq milliards d'hommes et de femmes, sur terre,
Et autant à venir, esprit, es-tu las ?
L'eldorado pour tous les conquérants...
De tous les inutiles,

O vers de Rimbaud!
Over the rainbow!
Aux verres, deux reins beaux !
Ovaire, deux reins beaux !

Bruno Quinchez Paris 1989 Morsang sur orge 1995

Le sourire d'une madone

O Myriam, fille du roi David,
Ton doux sourire embellit mon cœur,
Tu calmes cette angoisse,

Dans la nuit profonde,
Aux tréfonds de mon intime,
Dans le noir de mon âme,

Tu rallumes, une flamme pure,
Tendrement, je te regarde
Et je t'entends, tu me susurres
Ce conseil, amour et moi,

Confiant, je t'avoue tous mes rêves
Tous mes désirs très charnels,
Ma promesse de rester fidèle à mon idéale,

Ce profond besoin d'être un père,
Cette volonté de chercher,
Et tous mes désirs si forts de puissance,

Et toujours avec ta tendresse,
Il me semble que tu me souris,
Je te dis encore dans l'intimité du noir

Tous les doutes de ma vie,
Toutes mes secrètes suppliques,
Tous les secrets que je cache,

Et ce grand plaisir d'être en vie,
Tu souffles alors
Sur la braise de mon cœur, le mot paix,

Et moi, alors, je m'illumine et j'espère,
O ma joie ! O sage marie !
Mère de Yéshoua, mère de jésus,
O Mère ! De tous les hommes !
O marie !

Bruno Quinchez Paris 1989

Quatre-vingt-neuf

Révolution. ? Révolution !
Je suis prêt pour le grand soir !
Serais-je prêt pour le pouvoir ?
J'ai entendu parler de la révolution,

Mais j'allais oublier ma révolte et l'action !
J'ai entendu parler d'une révolution,
Mais ma révolte est toujours toutes à venir,
Il y a eu des révolutions dans notre passé,

Ma ! La seule la vraie est tout devenir,
Pour la révolution combien de profiteurs ?
Pour une révolution, combien doit-on avaler de couleuvres ?
Je crois fermement au grand soir, ce sera toujours cet espoir,

Je l'attends comme ce fruit mûr de toutes mes angoisses
La révolution, c'est pour les purs et pour les durs,
Et notre terre en tournant, fait sa révolution quotidienne,

La révolution est cet artifice de penseurs,
La révolution, c'est ta fin, o censeur !
Toutes les révolutions ont eu leurs erreurs,

Toutes les révolutions ont eu leur terreur,
Et vous savez quoi, heureux contribuable,
Je suis prêt pour le grand soir !

Bruno Quinchez (Paris 1989-juin 1995)

Un homme aux abois

Il avait maintenant tout perdu
Toutes ces increvables certitudes,
Jadis il aurait rit et même Et haussé les épaules,

Et dans un grand rire de fou Il aurait chanté,
Garce cette chienne de vie, Cette pute l'avait abandonnée
Cette ordure l'avait laissé, Trahie maintenant il grelottait,
Il tremblait, si seul, Si désespéré, dans cette rue,

Dans ce froid au milieu des voitures, Aux milieux des déchets,
Dans la crasse Et la puanteur qui s'incruste,
Mortel abandon, solitude Cadavre puant avant le petit jour,
Charogne puante sortant lentement Du demi-sommeil,

Mort ? Minus mendiant ! Cloporte infime !
Lentement il crève, C'est cela lentement, très lentement,
Triste humain qui rêve, Un regard perdu,
Simiesque caricature de vivant Il a si grande faim,

Il a trop froid, Il a tellement peur, Vieux tas d'os dont
On aurait sucé jusqu'à l'extrême, Le travail, le cœur,
L'âme et la vie, Vieillard aux dents cariées, Vieillesse chimérique
Qui ne sert plus, Vieux tas de viande avariée, Viande encore chaude,

Que même les chiens Des vigiles ne lèchent plus,
Un violent désir : S'engloutir, fuir vers la nuit, Fuir vers le néant
Ou redevenir fœtus, Vers le sommeil Et vers la chaleur,
Si ce ciel existe ! Que dire ? Le paradis est ce chaud brasier

Pour se réchauffer. Et l'enfer ce froid, Cette solitude glaciale,
Si blanc, si terriblement vide et froid, Pourquoi donc je veux
Vous parler de cet homme ? Pour vous en parler,
Pour que vous le voyiez, Pour que vous le sachiez

Et ne puissiez dire, Je ne le savais pas,
Je me croyais, Jusque là intouchable !

Bruno Quinchez (Paris le 20 janvier 1989)

Alchimie d'une âme

Vincent commença en prêchant un bon dieu, trop généreux,
Dont tout son bon amour remplit, son cœur et ses vœux,
Longtemps, il garde, la lumière, de ce ciel mystérieux,
Dans son âme, et dans le tréfonds de ces yeux bleus,

Vincent espère, longtemps, il attendit, la femme à la belle âme,
La mère ou bien l'amante, le foyer, le brasier et la vive flamme,
Il recherche, la grâce d'un sourire, d'une muse comme complice,
Mais malheur, il n'a que l'absence, pour désespoir et unique supplice,

Alors, fleur noire, transmutation, commence l'œuvre au noir,
Calcination, brûlé aux feux intenses d'un froid désespoir,
Vincent transmuté, accouche de cet or des matins de lumières,
Son âme purifiée de l'amour, ô tristes et sombres matières !

Mais alors, il ne reste, que cette désespérance, cette indifférence,
Vincent solitaire n'aime plus, il crée et vit dans son silence,
Enfermé dans ses regrets, enfermé dans les pièges de la démence,
Et Vincent, peins ! Le fou et le sage, la couleur et l'essence.

Ce jour, tu te veux libre, la mort ? ! Cette putain, tu la désires,
Tu la veux, elle te veut, tu te donnes à elle, et toi tu nous laisses,
Seuls avec nos increvables et implacables certitudes,

Seuls avec nos invivables et déplorables habitudes,
Vincent ! Qu'est cette lumière devenue ?
Vincent ! Où est ta douce vertu ?

Bruno Quinchez Morsang sur orge février 1989
(concours Vincent van Gogh 1890-1990)

In memoriam Vincent v.. G,

Cet iris, ces coquelicots, dans les blés,
Sont tes souvenirs, ces fleurs revivent, grâce à ta peinture,
Des essences si communes, ont maintenant ta plénitude,
Tu meurs, solitaire, sans le sou, et l'on te dit fou !

Tu avais gardé ce goût amer, celui des pommes de terre,
Ce goût ancien, celui de ton passé, celui de la terre nourricière,
Tu te souviens, la belle sien, tu lui donnes tout !
Maintenant, elle est morte depuis longtemps. Mais éternelle par toi,

Qui dans tes jours te comprennent, tu n'as que l'élite pour joie,
Le vent qui courbe tes blés, les corbeaux venus pour la curée,
Tes incendies aux milieux des soirs, la lumière de tes étoiles,
Cette femme nue que tu dessines, les fleurs, ces hommes assis et prostrés,

Tes visions sont parfois violentes, mais ton cœur est toujours pur,
Tes toiles nous montrent tes visions, tes lumières,
Les lumières d'hier, des matins et des soirs d'autres fois.
La lumière de ta foi et de ces temps trop durs pour toi,

Peut-on acheter tout ce qui fait ton âme ?
Ton regard, ta conscience, ta vie ardente, et ta mort ?
Peut-on t'acheter ?
Toi, tes rêves et tes délires, ton cœur et ta raison ?

A Auvers sur Oise, tes ultimes tentatives,
Ton but, essayer d'appivoiser, la lumière, le soleil,
Pour mieux te rapprocher de cet indicible, l'ineffable,

Pour essayer un meilleur vivre,
Pour essayer encore d'aimer,
Pour peindre ta lumière,
Là sur ta toile à Auvers, cette dernière, tentation,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge février 1989 concours Vincent)

Palette idéale

Blanc d'argent,
Comme la pluie de tes étoiles,
Jaune de Naples,
Comme le soleil du midi,

Bore jaune,
Comme la glèbe de ton pays,
Bore rouge,
Comme le sol chaud de la Provence,

Ocre brûlée,
Comme ta galette de sarrasin,
Terre de sienne, air de sien,
Comme le prénom de cette femme,

Bleu de Prusse,
Comme un ciel forcené,
Noir, d'ivoire,
Comme la nuit, et ton désespoir,

Vermillon,
Comme la couleur de ce sang qui coule,
La palette idéale,
Comme le disait van Gogh,

La vie de Vincent,
Comme je vous l'ai dite,

Bruno Quinchez Paris février 1989 mention concours Vincent

Vincent v.. G.... Version I

Que regarder, dans tes cieux ?
Cette cruelle ironie de ton destin!
Les corbeaux, venus pour la curée,
Ou bien! Tes soleils violents, cachés, dans tes yeux!
Je t'aime et je veux te croire libre, encore,
J'attends, te revoir désirs du matin, de l'aurore,

Je crois que je te comprends, ce désir et cette violence,
J'aime jusqu'à tes rires et tes délires,
Tu fus cette lumière à ton époque!
Temps trop durs, ton cœur trop pur,
Tu es marchandise, de notre époque,
Époque de valeurs trébuchantes, rêves amers,

Tu ne gagnas, pas le plus petit sou,
Cigale mythique des années que l'on dit folles,
Tu crevais dans le trente-sixième dessous,
Morale impérieuse des ces années molles,
Tes fleurs, elles sont parties là bas, au japon,
Tes défroques de gueux mises aux enchères,

Tes fleurs de riens sont devenues si chères,
Pour ta misère, pour tout cela, comment te dire pardon ?
Comment vivre avec tout ce que je sais de toi ?

Comment pouvoir te le dire ?
Comment ne voir en toi que l'homme face à son Dieu ?
Vincent, peux-tu me dire
Es-tu devenu plus serein dans ton pays de soleil ?
Dans le musée à Anvers, un discret lumignon brille,
C'est comme cette lumière que l'on trouve à l'église,

La lumière est sacrée et nos cœurs sont profanes,
C'est la lumière de la consommation de ton âme,
Dont il ne reste que cette petite escarbille,
De ce feu rayonnant, tes braises, soumises,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge février 1989 concours Vincent)

Vincent v.. G.... (version II)

Tes toiles flamboient Vincent !
Elles brûlent, elles brillent, elles te calcinent,
Jadis, tu n'eus pas même un petit cent,
Tu restais, pour tous, ce fada, l'innocent,

Elles flambent, toutes, loin de nos regards,
Elles valent des millions, parfois des milliards,
Et toi le visionnaire, de tes ciels flamboyants,
Qu'en pourrais-tu encore nous dire dès maintenant,

Ils disent que tu es fou, certes, tes délires,
Sont ses vibrations intenses, soleils jaunes, ton empire,
Bleus des cieux, blancs d'argents, ces rouges, tons écarlates,
Ton cœur bat, tes yeux perçoivent. Ton rêve éclate,

Dans ta tête, toujours cette étrange lumière,
Que jamais, nuls docteurs, nulles raisons, ne purent éteindre,
Et toi malgré cette prison, malgré tous, tu ne veux que peindre,
Pauvre et tellement seul et la belle Sien qui t'aimait, elle est loin en arrière,

Sien ce désir, cette femme rejetée, par ta famille,
Pour toi ! Il y a Théo, qui t'aime et qui t'aide malgré vos brouilles,
Tu te caches dans les petits matins, pour chercher la lumière zodiacale,
Regrets tardifs, de ta foi et de ton rêve, ta foi virginale,

Et ce soir, ici, ton cœur trop lassé, tu décides de mourir,
Ce revolver, fait ton affaire, tu veux crever et partir,
Tu meurs longuement, en une nuit, pour toi pas de fleurs, pas d'iris,
Mais moi, ce jour de juillet, je te dédie, un dernier, De Profundis,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge février 89 concours Vincent)

Pommes,

Pomme sucrée,
Pomme acide,
Pomme sacrée,
De l'éden,
Pommes, je vous croque,

Bruno Quinchez (Paris mai 1989)

Petites sœurs, allemandes, juives (1988)

Tu as cette peur pour avenir,
Et tu crains pour la grande forêt de tes rêves,
Pourtant, avant hier, nous ne savions,
Que la guerre, nous ne savions que nous haïr,

Que les Russes et les ricains arrêtent avec leurs jouets,
De nous prendre pour tribunes,
De nous prendre pour soldats,
Nous souhaitons tous deux cet arrêt,

Qu'ils gardent leurs missiles,
Qu'ils gardent leurs déchets,
Je souhaite longuement vieillir,
Je veux passionnément me souvenir,

Ma petite sœur juive, tu me fais terriblement peur,
Veux-tu qu'un jour, tous nous finissions en vapeurs,
Déchet improbable d'un long conflit,
Que toi-même ne comprends plus,

Tu vois ! Et Israël survit. Mille orangers poussent,
Sous le soleil de Palestine et je ne veux à présent,
Te donner la leçon, vis cet espoir d'une demi-paix,
Instant sacré, éternité et présent,

Avant que tes conflits deviennent ceux de déments,
Ma petite sœur allemande et moi, nous avons peur,
Et pourtant j'espère, je vis l'instant,
J'ai vécu aux passés composés,

Pour mille arbres qui meurent, je pleure,
Pour mille orangers qui poussent,
Combien de tes années ? Sont passées,
Je vis avec ce passé, vos passés,

J'attends cet avenir commun,
Je vous vois et j'espère des lendemains,
Vous mes petites sœurs du présent

Bruno Quinchez (Paris le premier mars 1989)

Partir ? Oui ! Partir,

Je peux partir, aux loin,
Je peux partir pour l'après,
L'après toi, l'après nous-deux, notre après vie,
Je peux partir, je le vois bien,

Je ne te sers à rien, je me veux héroïque
L'existence est trop stoïque, et pas assez, érotique,
Je peux partir et cette paix me vient

Légère et facile, comme une bise fraîche,
Je peux partir, je suis le jouet dérisoire de ton histoire,
Les enfants qui sont nés, des beaux amours du passé,

Sont maintenant des adultes responsables,
Et les fleurs sont toujours aussi belles,
Les roses de pierre poussent dans les sables,
Les années passent, je me sens vidé comme quenouille,

J'ai eu ma certitude, j'attends, serein, la mort,
Trente-sept ans, ma demi-vie, je n'espère rien,
Tout est dit, déjà écrit, je peux partir pour l'après,

L'après terre, je peux sourire,
O terre très belle, je peux rire, tout est au mieux,
Je sais déjà, rien n'est parfait,

Le long rêve s'achève, seule reste la vie,
Vie calme, sereine, je t'ai trop aimée,
Partir sous d'autres cieux, o ma terre ! O mortel !

(Bruno Quinchez Paris le 17 avril 1989)

Déprégnance, désespoirs du voyageur nocturne,

Restreindre ma pensée, restreindre mon univers,
Cela ne me va pas ! Cela n'est pas la sagesse !
Ne plus souffrir de l'amour, je ne serai jamais bouddha,

Tout est à voir, tout est encore à savoir,
Et je n'ai pas vu cette fraction infime de ce que j'aime,
Voir, sentir, respirer et connaître,

Douleurs des infinis et paix de l'éternité,
Les mots ultimes sont vides, les mots ineffables, creux,
Car ils ne me permettent que de décrire la douleur d'aimer

Que de décrire la douceur de vivre,
Et ils ne m'autorisent pas, un en deçà
Un au-delà, plus rien après,

Les têtes de morts, ricanent...
Rien avant ! O cruelle, et trop dérisoire, vie !
Mais je suis libre de croire,

Peut-être, peut-être et je suis ce voyageur nocturne,
Des illusions de notre réalité,
Vieux cons de Nietzsche et consorts, etc.

Bodh'ibu, le boudin qui rêve,

Bruno Quinchez (Paris le 22 avril 1989 2^{ième} mouture)

Liban mois de Nizan 1989,

O mon Dieu ! Pourquoi les as-tu abandonnés ?
Sur cette petite terre du Liban, c'est ta mort,
Il ne reste plus que le nœud du serpent,
Car, ces hommes se haïssent pour longtemps,

Je suis, le chrétien, je suis, le musulman,
Je suis, le juif, et je dois fuir cette terre
Abandonnée par toi, oh mon Dieu !
Abandonnée des nations, abandonnée de l'amour,

Abandonnée, sans l'espoir,
Ce royaume est promis, aux scorpions,
Cette terre, pue la charogne,
Cette terre, où les enfants sont armés,

Cette terre où même les soldats ont peur,
Chrétien, chiïte, sunnite ou israélite,
Où est ton honneur et que te dit ton Dieu ?
Qui me dira, pourquoi la libre terre du Liban n'existe plus ?

C'est écrit, Inch'Allah

(écrit en avril 1989 pendant la guerre du Liban)

Bruno Quinchez (Paris le 22 avril 1989)

Illusions perdues

Je veux me saouler, je veux m'enivrer,
Être sans consciences, sans conséquence,
Je veux boire des sons, des images,
Ogre mélomane et iconophage,

Je veux, d'autres l'ont dit et beaucoup l'ont fait,
Moi, je reste, mon cul sur la chaise,
Putains d'illusions ! Suis-je si différents ? !
Suis-je trop velléitaire ?

Pas d'angoisses, la vie, la seule peur, ne plus créer,
« Je », ne sait pas, « je », est-il nécessaire ?
« je », est le grain de sable, le grain de sable qui enraye,
Le petit grain de sable qui bloque, la machine totalitaire,

Ce petit rien, ce « je »... ce « je », fait mon importance,
Je ne suis rien mais j'ai tant de mal à me croire,
« je », fait partie de l'histoire, avec mon petit grain de sable,
Putain de vie, putains d'illusions,

Bruno Quinchez (Paris le 27 avril 1989)

Mon dieu, permets,

Mon dieu, permets, permets-moi, te servir,
Avec mon immense orgueil, fais que mes désirs les plus fous,
Te servent selon le meilleur de ma volonté,
Je ne veux pas cette soumission, je veux, toucher, rien que ton infini,

Et fais que jamais je ne te renie,
Même au plus bas de mon désespoir et de ma faiblesse,
Fais que je puisse aimer des femmes voluptueuses et bien faites,
Et que je puisse servir comme les anges,

Oui ! Je suis fou, et je ne connais plus ma limite,
Que seule ta lumière soit, ma musique
Que seul, tu sois, le havre et mon but,
Que je sois le premier ou le dernier, peu m'importe !

Si tu ne m'abandonnes pas, au fin fond des chemins des enfers,
Où je rêve d'aller voir, tous les damnés, ceux qui t'ont renié,
Car je suis prêt, pour me purger, e-tends ta main pour me bénir,
Ou pour ton décret fatal, j'attends mon destin,

Je ne suis que ce rien, dans cet immense univers,
Que mon utilité de grain de sable,
Serve et te serve, tout ce qui est bon,
Tout ce qui est aimable et toi (...)! Toi l'ineffable!

Toi, l'inconnaissable, inspire-moi ! Inspire-moi l'amour,
Inspire-moi la paix, inspire-moi mon, regard sur l'autre,
Inspire-moi, moi, ce rien, moi, le désir, moi, l'homme,

Mon dieu, permets,

Bruno Quinchez (Paris Pentecôte 1989 dans le début de l'après midi)

A la,

A la vie, à la mort, aux quatre coins cardinaux,
A la prochaine, à l'amour, aux uns, aux autres,
A demain, à toujours et à jamais,

A toi, à moi, aux rêves d'enfants,
A mon amour, à tes dieux, à tes yeux,
A demain, à toujours et à jamais,

Aux lois, aux voix, aux voies, aux rois de cette terre,
Aux électeurs, aux présidents de la république, à mes fesses,
A demain, à toujours et à jamais,

A la mer, à la montagne, à la campagne et à la grève,
Aux rêves, à toutes les trêves, aux amours brèves,
A demain, à toujours et à jamais,

Aux armes, aux larmes, à la bastille, à la paix et à la censure,
A la voile et à la vapeur, aux toiles, aux poids et aux mesures,
A demain, à toujours et à jamais,

A la poisse, au cafard, à la honte, au spleen,
A l'homme, à la femme, et à leurs enfants, à leurs futurs,
A demain, à toujours et à jamais,

A l'âge d'or, aux mille une nuits, au grand Albert,
Aux chiens andalous, au soldat inconnu, aux prés verts,
A demain, à toujours et à jamais,

A Allah, à Yahvé, à bouddha, à jésus et à toi,
A cette joie de vivre à chaque micro secondes,
A deux mains, atouts jour et je t'aimais,

Bruno Quinchez (Paris le 7 mai 1989)

De l'homme et du peuple,

J'aime ce peuple,
Je n'ai pas ce mépris pour le peuple,
Que dira le Leader ? Ce que dit l'élite !!
Ce que disent les seigneurs de la statistique,
Le peuple, ce n'est pas ni la masse, ni la populace,

Ni une courbe statistique... ni un consommateur,
Qui peut parler aux noms du peuple... pas moi ! Pas toi !
Le peuple, c'est la chair des vivants, des hommes et des femmes,
Des enfants et des vieillards, de multiples visages tout différents,

Que l'on aime ou que l'on hait, qui dorment et qui rêvent,
Qui suent, qui travaillent ou qui chôment, et qui, surtout, espèrent,
J'aime ce peuple, je te défends, je me défends, de parler, en leurs noms !!!
Le peuple vit ! Le peuple veut ! Et toi, tu dois savoir,

Tu n'es rien ! Le peuple est tout ! Le peuple c'est nous tous, toi, moi et eux,
J'espère t'avoir tout dit, je sens que je ne t'ai pas encore assez dit,
Le peuple ne peut que se révolter, le peuple ne sait que se révolter,
Et toi, tu dois toujours savoir ce que veut le peuple !!!

Bruno Quinchez (Paris 19 mai 1989-Morsang sur orge le 3 octobre 1989)

Convictions,

Je ne suis pas de l'an quarante,
Je ne suis pas de quarante-cinq,
Je ne suis pas de cinquante-huit,
Je ne suis pas de soixante-huit,

Je ne suis pas de quatre-vingt-un,
Je ne suis pas de quatre-vingt-treize,
Je ne suis pas de quatre-vingt-quinze (rajout juin 95)
Je ne suis pas de quatre-vingt-dix-sept (rajout 2 juin 97)

Je ne suis pas des guerres,
Je n'accouche pas de l'histoire au forceps,
Je me moque du dernier concept,
Je suis, du temps présent,

Je suis, du temps d'avant,
Je suis, un homme vivant,
Je suis, un oukase récent,
Je serai d'hier, j'étais de demain,

Je vous marmonne, cette invocation,
Je sermonne, ces convictions,
Sectes de tous les passés,
Je vous dis : assez !

Bruno Quinchez (Paris le 3 juin 1989 rajouts juin 95)

A la femme que j'aime

Je veux t'aimer, je te veux et je te désire,
A ma folie, à ma passion, je te larmoie, je te larmiche,
Regarde-moi, aux fonds de mes mirettes,
Tu es la flamme, l'allumette, éclaire-moi, o ma douce lumière !

Ton regard scintille aux fonds de mes quinquets,
Pour une phrase, pour ton sourire, que ferais-je ?
Que dirais-je ? Je serai ton aimé, je serai ton rien,
Je deviens ton tout, je serai ton toutou,

Pour toi, je graverai des sonnets,
Pour toi, je gravirai des sommets,
Je me veux, doux et soumis, allume ces brindilles,
Dans le fond de mes prunelles, je frissonne et je t'implore,

Ne sois pas la cruelle, ne sois pas l'absence, tu es ma lady,
Ne te parler que de riens, de banalités, pourvoir à tous tes caprices,
Être à toi, corps et âme, je serai trop calme, je te donne ces clefs,
Secrets de mon cœur, me dévoiler, je suis tout nu,

Je mendie ton rire, de longs temps, où je ne sais plus que dire oui,
Et longtemps j'attends, pour te montrer le pays sage,
Pour toi, je suis, pour toi j'aurai, une âme et un cœur si tendre,
J'essuierai tes larmes, je te veux,

Bruno Quinchez (Paris le 13 juillet 1989)

Déclaration

Vouloir encore, et croire très fort, a mon espoir,
Croire toujours à ce bel amour, te voir comme dans ce miroir,
T'êtreindre, jolie poupée, lady glamour,
Pouvoir s'aimer, pour tous ses jours,

Vouloir te posséder toi et tes atours,
Puis te dire longtemps, encore et encore,
Je me veux te le dire et te le redire,
Tout connaître de toi, savoir tes secrets, ta loi,

Vivre et revivre toutes tes vies antérieures,
Avoir ta lèvre humide qui m'effleure, savoir voir cette âme invincible,
Toucher et coucher ton corps pâmé, m'enfourer dans ton hyménée,
Je veux croire ce fait possible, savoir, tout te dire, mes mots les plus cru,

Et les mots les plus obtus, pour ce meilleur et ce pire,
Ces mots sages de mon amour, les mots inconnus de Jaïpur,
Les mots des contrées inaccessibles, les mots des passions irrésistibles,
Me cacher aux creux de ton arbre, me consumer dans ton brasier,

Graver ce rire dans le marbre, pour ne jamais ne l'oublier,
Avoir l'éternité comme un prélude, savoir les étoiles lointaines,
Rêver des pâles rayons de la lune et te croquer goulûment comme une amande,
Je veux ton aurore matinale, je désire cet oracle sidéral,

Puis enfin je veux la vie, venant de toi, ma bonne amie,
Je me sais si ordinaire, je me crois tellement dérisoire,
Car je suis tellement vivant, je le vis ce destin, ordinaire trop courant,
Je te crois encore si lointaine, te voir, telle est la rengaine,

Je suis cet ours au cœur solitaire,
Je sens en toi cette force élémentaire,
Attendre que tu me fasses signe,
Tu es cette fée, la douce Léda,

Et je suis devenu comme le cygne,
Pour que toi tu sois ce futur ou ma Proxima,
Attendre, ton visage et ton sourire,
je te désire et je me veux te séduire,

Pour atteindre ton âme, ton cœur,
et pour mieux vivre et espérer le doux bonheur,
Attendre toujours, que tu me parles,
attendre que tu me dises,

Non, tu n'es pas, ce dernier rôle,
et pour toi je me suis promise,
Prendre ta main dans ma main,
voir le reflet de mes yeux dans tes yeux,

Partager les levers des petits matins,
et être émerveillé comme deux amoureux,
Tes yeux qui plongeaient au-dedans de moi,

tes yeux bleus qui font de moi,
L'esclave de ta mémoire, et le gardien de cette histoire,
Car j'attends depuis un long moment,
cette attente est ce tourment,

Attendre, pour te connaître, avec cet espoir de renaître,
Ton amour est mon essence, partager tes rêves, cette exigence,
Violent désir de l'avoir, aveux d'un timide désespoir,
Te serrer dans mes bras, t'embraser avec une grande fougue,

Te basculer avec respect sur le matelas, et avec passion et avec patience,
Alors tous les deux, on se conjugue,
Je te conjugue, de myriades de feux,

Bruno Quinchez (Paris le 26 juillet 1989 réécrit mars 1996)

Elda de Lucas

Ton lointain souvenir, Cette fugace impression,
Lointaine! Des moments jamais oubliés
Mais des émotions émoussées, Mon présent nie cette passion,
Les tourments de mon passé, Je fais mémoire de toi,

Mon cœur fait silence, Tous mes émois,
Tes yeux bleus, merveilleux, Et tes sourires!
Ce corps et ce cœur que j'aimais, Que puis-je encore en dire ?
Je ne sais pas, je ne sais plus, Ton souvenir, mon grand amour,

Mon tendre et naïf amour de ma jeunesse,
Je te garde encore toute ma tendresse!
Loin! Tu es très loin car tu fus un autre jour,
Dois-je encore souffrir et ne plus t'évoquer ?

Peut-on pour une reine un fou roquer ?
Je tiens fond de commerce De mes réminiscences,
Je sais que je t'oublie peu à peu, Ton odeur et ton essence,
Et la profondeur de ton regard, Toi mon bel amour !

Tout en te désirant, Tout en le voulant !
Je t'aime comme Je prie la madone, J'aime à présent !
Cette autre, Elda de Lucas Comme tu m'es devenue lointaine,
Pour essayer de mieux t'oublier, Pour pouvoir, essayer de vivre,

Bruno Quinchez (Paris le 2 août 1989)

Rapports de masses à pékin (juin 1989)

Les chars avancent lourdement,
Les chars avancent lentement,
Vingt fois trente tonnes de métal,
Vingt fois trente tonnes,
vingt fois, trente tonnes, a vingt a l'heure,

L'homme descend de sa bicyclette,
l'homme descend de sa bicyclette, et il attend,
Un homme, un individu, de soixante kilogrammes,
Un individu, fêtu de paille devant les monstres d'acier,
Et miracle, les dragons de fer s'arrêtent, l
es hommes qui les conduisent,

Les hommes qui avançaient,
les hommes qui avançaient, dans les masses d'acier,
Contre la masse humaine,
ces hommes du pouvoir sont bien des hommes,
Des hommes de chairs et de sang,
les hommes du pouvoir,
Arrêtent, l'homme de la masse,
ils mènent l'homme de la masse,

Dans les cachots du pouvoir,
ils jettent l'homme de la masse,
Dans la prison du pouvoir,

le pouvoir était au bout du canon,
Mais quel en était le bon bout ?
Le pouvoir est au bout,
Mais vous savez et vous connaissez la suite !

Pékin chine mois de juin 1989 (fin d'un printemps)

Bruno Quinchez (Paris le 2 août 1989)

Variation sur plusieurs thèmes variés

Le vent souffle dans les cieux et,
La nuit arrive vers la fin du jour, elle,
Les nuages crèvent et la pluie, tombe,

Mémoires d'outre mer,

Le vent capricieux dans ces nuages,
Le lait dans la jatte sous le bungalow.
Et la terre, selon Galileo Galilei, tourne,

Mémoire d'outre temps,

Le vent dans les voiles, sur la mer,
Le soleil du matin, sur l'horizon,
Le jour tranquille sur les flots agités, se lève,

Mémoire de l'instant,

Un ange entre deux nuages, dans le ciel, passe,
Boire goulûment, tes belles paroles.
L'eau de tes yeux, un verre de lait frais,

Et ne pas boire, la tasse,

Pensée, bleues matines, roses, couleurs de chair,
Fleuries, de tes rires, briser la glace,
Amours en fleurs, toujours fertiles.
Corolles épanouies, cœurs affolés,

Et chagrins, en fuite,

Bruno Quinchez (Paris le 4 août 1989)

Pour Danièle Lauprête,

Je me veux te confier, o jeune fleur !
Mes vœux et ma soif,
Je ne peux te cacher, mes émois,
et le désir très vif,
Malgré cela, je ne peux te garder,
t'enfermer, dans une cage,

Je ne peux, hélas que t'offrir que cette fleur,
ce poème pour gage,
Allons aux frontières, désirs très purs,
Ici, maintenant, avec toi, j'écris cette ardeur,

Pour cette ode concoctée, un secret absolu,
Je te confie, mon âme invisible, j
e me mets devant toi, comme nu,
Je te propose, amadoue, cet amour,

Apprivoise-moi ô muse ! Pour un nouveau jour,
Ma constellation, la toute dernière vie,
Ton très tendre, ma chérie, mon amie,

Mes trop banals rêves, tes futures rides,
Les secondes brèves, le temps cupide,
Danièle, ma folie de ce jour, ma passion, mon bémol,

Je peux te le dire, tu me rends ce cœur trop mièvre,
Tu peux aussi, si tu le veux, me donner la fièvre,
Oui, brume-moi à tes danses, ta farandole,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 9 septembre 1989)

A.e.i.o.u.

Ah ! Euh ? ! Io ! Hue ! .a.e.i.o.u.

Bas bœufs bis beaux buent. B.

Cas ! Qu'est qui cocu ? C.q.

Da ! Dédie, dodu ! D.

Fat ! Feu fils faux, fut. F.

Gag, Guy, gogue eu. G.

Ha ! ? Heu! High haut, hue. H.

Ja, jeux, j'y, Joe, j'eus ! J.

Cake, kiko, cul. K.c.

Las, le lit, lot, lu. L.

Ma mémie, mots muent. M.

Na nenni ! Nonne eue. N.

Pape épie popu. P.

Rares rires aux rues. R.

Sassent et scient ossues. S.

Tâte, Tito tue ! T

Va veuve ! Vie vos vues ? V.

Wah ! Ou eux ? Oui! Who wu? W.

Xa s'excite aux sus. X.

Yeah! Yes! Yi yoyu. Y.

Za zézie, oh zut ! Z.

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 17 septembre 1989)

Chauds du cœur

Cela me fait chaud à l'âme de me savoir t'aimer,
Te donner mon cœur, ma destinée, pour un baiser,
J'ai cet espoir, avec toi, tout renouveler et t'adorer,
Je veux en toi, avec toi, me dissoudre, m'annihiler,

Mon plaisir te gobe, je hume tes parfums,
Je t'espère, je t'aspire, je te bois, je te fume,
Par tous mes yeux, par ma bouche, par tous mes sens,
Tu es mon opium, mon alcool, ma quinte-essence,

Ton sourire, si timide, me donne des ailes,
Voleter, près de toi comme cet oiseau léger,
Je suis cet éléphant dont ta mémoire est mon présent,
Je parade devant toi, tel un coq devant ses poules,

Faire de tes seins légers comme un doux oreiller,
Je veux être, le loup solitaire et te croquer à belles dents,
Te donner tout, l'or du Pérou, pour te couvrir

Te redire tout, mon bagou, tous les bijoux t'offrir,
Blancs saphirs, perles noires et de sauvages parures mana,
Pour mieux te fêter, ma vie, toi ma cerise, ma coda, mon alléluia,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 16 septembre 1989)

Poème autonome

Les escales, ces accroches cœurs, planent sur mes amours,
Les vents ternissent, les tons de mon espérance à venir,
Le hors d'œuvre est servi froid, aux matins souvenirs,
L'espérance est violente, a tous mes nouveaux détours,

« je », m'ennuie, je, je, moi, nombril de mon ego,
Jamais, je ne l'aimerais, plus que ton imago,
Tu es, et tu restes, ma certitude, mon haltère égaux,
Pour, une femme, je te brûlerais, tout mon magot,

Les mots rares, deviennent, cette pensée cryptée,
Le sarment des serments, foudroie cette idée,
L'avenir est pour demain, et les cieux s'affinent,
Jouez ! O patrie des espaces ! Structures qui déterminent,

L'oléfine coule, dans mes gastralgies quotidiennes,
Le serpent croque les bougies du plaisir vécu,
Un arachnide se suicide, dans l'année des vaincus,
Tes pléthores ont ce goût, celui de la mer obsidienne,

Le cordon détale, des abandons civils et venaux,
Georges Moustakis décide de vendre, do, ré, musicaux,
Harpagon démonétise un Fauré, agrégé de symphonies,
Mon sang bleuit pour quelques sous, mon alchimie,

Je fume mon quota de gros gris, pour tous tes bas,
La locomotive qui violait la loi, s'arrête, là,
Alors, je descends et je rame jusqu'à tes dix doigts,
Pour mille jours, je te paierai, mille sesterces trois,

Je t'aime, jeux, thème, je tais-me, je t'ai, je t'hais meuh,
Je te rêve, je te raie, vœux, je te re-veux,
Mes amours pour toi, seront plus forts, que mes morts,
Mes yeux sentent, ta douceur et tes lèvres sabords,

Je m'accroc au roman, tics, que j'exploite très fort,
Les mâchoires de la camarade, sont pourries, dents cariées,
Les violons de l'avenir. Sont des options de synthèses,
L'an deux mille se fringue encore comme oscar Wilde,

Un hareng saur est sorti vers cinq heures du soir,
Et je vante sans espoir, tes évangiles et ta passion,
Le mildiou cosmique, en profite pour se faire rembourser,
Maire Geneviève, me refuse mon ticket de carte orange,

Je vais me couler, aux milieux des mille nuits,
Pour mieux recharger, cette petite boîte à images,
Je te reprends les billes et je te disque Vivaldi,
Mon serment sucré est murmuré, dans le profond bocage,

Pie Casso, pique neigeuse, pic de l'amie Randole,
Les maux se taisent, et s'apaisent, funeste parole,
Le ciel se dévoile, le soleil nous brûle en fin,
La lune nous est soumise, la terre, aux requins,

Dieu, parle à son diable, de ses soucis entropiques,
Les vents de l'histoire, hument la viande avariée de la politique,
Je me veux te garder, t'aimer et travailler ton affaire,
La plèbe, gemme de durs diamants, et des hommes de fer,

La forêt exporte de longs rubans de bois verts,
Mon essence n'en revient pas, suis-je père vert ? ? ?
Nos aïeux se faisaient cette guerre, autres fois,
Pour le secteur révélé de cette blanche mort-fine de votre foi,

Le cartel des gauches, refroidit, sort le vison jaune,
Karl le magnifique écarta les anges de sa loi commune,
J'écris ces mots trop sensés, escarres de mon inertie,
Les mers se détachent de leurs rhums pour fendre les alizés, oui,

Ho! Mère! O lully! Allô lalo! Holà Allah ! Allez, je suis las !

Bruno Quinchez (Morsang sur orge octobre 1989)

Regards durs... regard pur,

Toi, le divin ! Ne sois pas trop dur !
Toi, qui m'a permis de percer les armures,
Toi, qui m'a permis de sentir et de voir,

Les êtres mis à nu, toi, qui m'a permis,
de taire et de cacher, L'enfer, méconnu,
donne-moi, le pouvoir de guérir
Et le pouvoir de parler.
Donne-moi la grâce d'aimer et d'oublier!

Donne-moi, toi le divin,
Donne-moi, ce regard pur,
Donne-moi, le regard mur,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 2 octobre 1989)

Tout va si vite

Aujourd'hui et presque déjà des lendemains,
Je vis encore, je suis toujours vivant.
Et bientôt je serai mort,
comment figer le printemps éternel,

Je me souviens, des silences lointains,
Chaque soir, je meurs pour un instant,
Chaque nuit, je pars...et tout est deuils,

Et chaque matin... je suis pareil...
Avec mes rêves, de temps en temps.
Une ride près d'un œil et je veux flamboyer.

Me consumer, les jeux, jus des mots, ironies,
Prendre un instant...
perdre cet instant...
et raconter sa vie.
Impudent qui étreint!
Imprudent qui devient!

Bruno Quinchez Paris 89-Morsang sur orge le 2 octobre 1989

Une femme, une fleur, une rose, (alphabet et omissions)

A allons ? Oir, un cœur en ce jardin, la ?ose,
B blason dans l'humus, sceau des ?êtes ?égales,
C calice aux ?erles, ourlé sur pétales,
D dame fleur? Ure ?aveur? Eine ou ?ose,

E écrin précoce? Etrie à la fin du ?oir,
F fille novice, femme avertie? A?oir,
G graine? Outon, corolle, étole fragile,
H hier? Eant, aujourd'hui, délicate, gracile,

I idylle du temps, sans ?etours, passé é?u ,
J jeune pucelle? Ere des amants, amour ?u,
K kyrielles? Es confidences, longs soupirs ,
L lamento des ?ésirs, avi?es présentirs ,

M murmures ce mythe ancien, voi? ??Lines ,
N nymphes et ?ierges nous montrent l'é??Ine,
O ors ?erv?nts, offerts durant un ?ire heureux ,
P plaie aux ?ou?eurs vives, le trouble amoureux ,

Q quand ?ongent les s?rments invoqués, autres ?ois,
R rançon ?endre, que ré?èle nos désarrois ,
S sais-tu que jamais la ?ose ne disparaît ?
T toujours, partout, elle reflurit, elle reparaît ,

U unique parfois, parfois sereine éternité ,
V vois-tu encore, cet éclat, qui a été ?
W wergeld de nos ?ieux, un ?oli bouton rou?e ,

X xérophile aux déserts, décors du ?on?e ,
Y ysopet ou roman, Graal ?ûr du ?aladin,
Z zéphyr t'effleure? Oie épanouie? U ?atin ,

Pour le sens, mettez à votre choix, soit une consomme, Soit une voyelle, à la place de chaque points d'interrogations (?) Les ponctuations sont à exclure de ces points, Les sons «ch. » et «fl.» sont aussi employables réez ainsi votre propre poème que vous personnalisez ainsi Bruno Quinchez (Morsang sur orge octobre 1989-Morgan sur orge 90 à 95 retravaillé plusieurs fois)

Doutes,

Doute ! ? Ce que je sais,
Ce que je sens, je crois le savoir !
Mais suis-je si sûr ? Être certain ! ! ? ?

J'ai cette peur, me noyer,
Dans des certitudes relatives,
Rien n'est moins certain,

Que la vérité, que la morale,
Et ce but, que je crois,
Que je veux, me donner,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 2 octobre 1989)

Monologues intérieurs, mon cœur, ma raison,

Mon cœur trop amer, il te faut prouver et réprouver,
Les trop faciles abandons, j'implore ton pardon,
Pour mieux te retrouver, et réinventer la paix et le don,

Ces deux doux néants parfois si bons,
Que reviennent les jours, tes longs chemins,
Les longs retours, les amours sereins,
Le long chemin, ce lourd parchemin,
Sur les plaisants appas et les câlins détours,

Tu cognes et tu grognes, tu joues ce mélodrame,
Pour un seul sourire pour la flamme dans ses yeux,
Pour la larme de dépit, de ton cœur amoureux,
Tu bats pour cet empire tu bats pour le pire,

Et tu bats pour ce rire, oui tu bats, pour ma vie,
Tu ne restes mon unique, mon amour magnifique,
Ma femme publique, mon affranchie,
Mon angélique et je ne sais que te dire oui !

Pour ce jour, encore et toujours, mon cœur amène, tout cet enfer,
Si le vent frissonne aux temps d'automne,
Alors, laisse, je pars au loin, j'abandonne,
Pardonne si je te sermonne, une illusion cruelle de cette âme charnelle,

Pour la chimère trop belle, la soif et telle, mais fidèle
Invoque ta passion ! O cœur trop amer !
Ta passion, toujours, ton bel et bon amour
Ce n'est pas hélas la maison, je te dis aussi la raison...

Ce n'est pas la saison, tes insatiables quêtes, tes émois d'un jour,
Tes serments de toujours, tes insaisissables requêtes,
Ces «je t attends », le rêve est conquête, et la vie est silences,
Qui m'aime ? Qui j'aime ? Eux qui s'aiment, ceux qui sèment,

Semailles des jours d'automne, épousailles de la terre et du ciel,
Graines de vies, fleurs et fruits, mes jours et tes nuits,
La joie est ma paix, ces étoiles dans tes yeux, ce temps qui fuit,
Solitaire ou solidaires...matins et soirs,

Et vivre dans le calme avec ta douce vision,
Dans mon cœur paisible, une fleur que je te cueille,
Pour ton sourire qui m'accueille, o ma merveille ! Ne pas être sages !
Ne pas être rage, voir ton visage... pour le reste de mon âge,

Ton visage, comme seul gage,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 8 novembre 1989)

Conseils, personnel,

Ne sois pas trop intelligent,
C'est ton cœur
Tes tripes qui doivent parler,
Foutaises ces vers pervers,

Je vis... me bat
Je jouis...amour...la vie,
Le petit rien

Ce vers qui grouille,
Qui fouille,

J'automate
Je lèche, j'encense, je crée
La prima donna joue et jouit,

Des vers libres,
Pour un coquin Paris
J'aime tes yeux,

Ta bouche,
Ton menton,
Tes seins. .

J'aime tes fesses et ton sexe,
Je t'aime, toi, toute nue,
Je suis l'amant,
Je suis l'amour, passion,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 12 octobre 1989)

Une femme, une fleur, une rose, (ma version)

Allons seoir, un cœur en ce jardin, là j'ose,
Blason dans l'humus, sceau des quêtes régales,
Calice aux merles, ourlé sur pétales,
Dame fleur, mûre faveur, peine ou rose,

Écrin précoce, flétrie à la fin du noir,
Fille novice, femme avisée, savoir,
Graines, boutons, corolles, étoiles fragiles,
Hier, béant, aujourd'hui, délicates et graciles,

Idylles des temps, sans détours, passé ému,
Jeunes pucelles, chère des amants, amour nu,
Kyrielles tes confidences, longs soupirs,
Lamento du désir, avides pressentirs,

Murmures, le mythe ancien, loi câline,
Nymphes et cierges nous montrent l'épine,
Ors fervents, offerts durant un rire heureux,
Plaie aux douceurs vives, le trouble amoureux,

Quand rongent les serments invoqués, autres lois,
Rançon, cendres que recèlent nos désarrois,
Sais-tu que jamais la chose ne dis paraît ?
Toujours, partout, elle refleurit et reparaît,

Unique parfois, parfois sereine éternité,
Vois-tu encore l'éclat qui a été ?
Wergeld de nos cieux, joli bouton rouge,

Xérophile des déserts, décors de songes,
Ysopet ou roman, graal pur du baladin,
Zéphyr t'effleure, joie épanouie, nu satin,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge entre le vendredi 13 octobre et le 25 octobre 1989)

Les matins câlins,

Les matins câlins,
Les câlins salins,
Les salins marins,
Les marins malins,

Les malins satins,
Les satins félins,
Les félins catins,
Les catins câlines,

Les câlines latines,
Les latines sabines,
La sabine au martin,

Le martin aux matines,
Les matines aux matins

Etc. Etc. Etc. Etc.

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 20 octobre 1989 réécrit plusieurs fois)

Maryse, Sarah, Mara,

Maryse, ma rose, me ruse
Les ruses de ma muse, m'amusement,
Sarah, russe rousse, rosit au rosse Boris,
Ses rires sont rares et usés,
Mara, misère en sari, racée, sourit,
Rama, son rusé mari rassis, rit,

Maryse, ma muse aux sourires cerise, mise à ras, rougit,
Sarah aux tristes soucis, raisonne Boris,
Mara, sensible aux caresses de son mari rama, paresse,

Ces roses sont,
Sarah, russe et rousse,
Mara, en sari et racée,
Maryse, muse et rusée,

Sarah se rue au musée,
Les musées russes sont roses,
Les roses russes s'y rassurent,
Les muses s'y amusent,
Les muses, au musée, cirent les serres à rosières,
Les arts roses sont sassés et si sûrs,
Les roses sont éprises aux musées,

Mara se sent saisie en sari,
Le sage rama se grise, épris de son essence,
Ce sont des sensations insensées et sensuelles,
Mara sensible, sent sa soie se serrer,
Rama se baisse et la baise aux seins,
Son assaut se passe à madras, le soir,

Maryse au sage visage apaise mes regards,
Ses seins roses sont berceaux,
Ses sourires, ses rires, ses secrets, sont ma vie,
Ses murmures me mûrissent
Ces roses sont, sages, gages, rage
Ses usages sont rimages, mirages et visages,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 20 octobre 1989 refait plusieurs fois)

Ce que je crois et ce que je pense,

Enfuis-toi, enfouis-toi,
Fin Allah, faim de l'infini et de l'éternité,
Jésus, je t'aime comme un bon ami,

Toi, tu es esprit et moi je suis chairs,
Malgré toi, je veux rester infiniment, libre,
Je veux rester cet homme, je veux rester sceptique,

Ho, oui, o Dieu des infinis, je veux résister à ton éblouissement,
Je te l'ai déjà dit que cet orgueil de vivre serve !
Aux longs chemins d'éternité, j'ai cette peur en moi,

Soit cette solitude, cet enfer, soit cette incandescence, cette folie,
Ho oui ! Je me veux, te résister, o démiurge ! De tous les orages,
O démiurge ! De toutes les religions !

Je ne veux que cette paix dans mon âme,
Et toute la joie, on te donne un cœur d'homme,
Pardonne si je te sermonne, moi, le petit d'homme,

J'aime ta complexité, je te joue, martingale,
Oui, je joue ce projet... mais je ne désire pas cette contemplation,
Infernale de ton nombril, oui, je ne veux pas de ton stable enfer,

Car je suis fais avec de la chair, je veux la vie, le sexe et l'amour,
Je veux ce vent léger qui caresse,
Je veux les vagues, ondelettes sur l'eau claire du lac,

Je veux ce frisson doux sur ma joue, mais je te le dis que je t'aime !
Comme un ami, je t'aime, toi, si violent, si exclusif,
O toi ! Reste libre ! Cela est mon choix ! Et ceci est ma liberté,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 13 novembre 1989)

Merci ! O multiples !

Pour les soleils brûlants, dans ces chauds déserts,
Pour cette douce pluie, qui tombe ce jour d'avril,
Pour tous les jours de ma vie, où brille le soleil,
Pour les nuits gelées dans les sombres hivers,
Pour l'oasis cachée, dans les grands déserts,
Pour les montagnes inaccessibles et tous les conquérants de l'inutile,
Pour tous hommes et femmes de tous les temps,
Pour cet espoir, qui permet de vivre,
O toi ! Mon dieu,
je te dis, merci,

Pour tous les rires de tous les amis,
Pour le sourire d'une seule femme,
Pour la joie d'aimer, celle que j'aime,
Pour ce rêve, d'un toujours,
Pour ce sens, que je donne à cette essence,
Pour la peine et pour la tendresse,
Pour le partage des vies,
Pour les promesses de ces partages,
O sage marie ! O vierge aimable !
Je te dis aussi merci,

Pour tes yeux qui me regardent,
Pour tes seins que je regarde,
Pour un seul de tes sourires qui viennent, de toi,
Pour la liberté de nous aimer,
Pour toi ! Moi, qui t'aime !
Pour cette rougeur qui t'a trahie,
Pour la pudeur qui te fait rougir,
Pour la longue route qui nous a réunis,
Pour cet amour qui nous a joints,
O mon aimée toi douceur de mon cœur,
Je te dis encore, merci,

Pour tous ces jours où je me sens inutile,
Pour les longues nuits, toutes, mes nuits blanches,
Pour les rêves qui sont les miens,
Pour les petites joies celles de la vie,
Pour toutes celles que mon cœur a chéries,
Pour le temps qui me reste à vivre,
Pour l'espoir de tous,
Pour mes parents qui sont encore vivants,
Pour tous les enfants qui sont à naître,
Pour le regard du chien et cette lueur fidèle,
Pour la misère que l'on croise au carrefour,
Pour la solitude d'exister,
Pour l'effroi de vivre,
Pour chaque micro secondes d'espérance,
O toi, silence, mille mercis !

Bruno Quinchez (Paris 5 /11/1989-Morgan sur orge le 24 novembre 1991)

Le mur de Berlin (octobre 1989)

O joie ! J'ai vu, ce mur terrible détruit,
O temps ! J'ai vu de froids teutons en larmes,
Ces cœurs hermétiques vivaient, mon cœur était séduit,
Est et ouest, les deux camps enfin laissaient les armes,

O amis ! Par ces chants entonnons l'hymne de nos joies,
Ta magie victorieuse par sa grâce à nouveau nous unit,
Les cœurs battent à l'unisson, pour de nouvelles voies,
Les communications passent à travers cette Europe réunie,

Marx est mort, Hitler est mort, que vivent mes allemands,
Schiller, Reiner-Maria Rilke, Amadeus Mozart, tous mes grands,
Cette Allemagne que nous français aimons d'amour et passion,
Ce pays ou il y eut tant de grandes découvertes, tant d'inventions,

Cet espoir est à nouveau, pour nous tous, permis,
Et l'histoire revit, le cœur de Europe est bien assagi,
Soyez étreints, millions d'êtres, vivons tous en frère,
Que désormais la volonté de la paix soit la seule prière,

Mais que la très grande Allemagne pour toujours se souviene,
Des lieder, de la liberté, que, la sagesse, soit, sa gardienne,
Et qu'elle nous rassure, elle n'a pas d'ennemi, que des amis,
Je nous, souhaite, la paix pour tous, sans aucun compromis,

Bruno Quinchez, mon oncle mort le 1 février 1944.
Son neveu qui a écrit ce texte en octobre 1989,
Signé / un français, un ami, d'aujourd'hui, un mort d'autre fois,
O temps ! O mémoire ! O histoire !

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 10 novembre 1989)

Ode à Odet, o dettes !

Odet que te dois-je ? Je te dois l'accueil et la reconnaissance,
Je te dois ma profondeur et ta jouissance,
Je te dois la réalisation de plus d'un fantasme,
Je t'avoue, cette émotion et cette, satisfaction,

Je te dis cette admiration pour toi,
Pour cette ardeur avec la quelle tu t'es donnée,
Pour les instants de nos caresses,
Pour toi je te le dis, toute ta pudeur mise à nu

Je te dis libre de tes choix, je te sais fière d'être, une femme,
Je te vois mère d'une petite fille, je te dis maligne, voire rusée,
Je te sais serpent qui s'enroule sur ses proies,
J'ai bu à ta vigne que tu m'as laissé boire,

Tu connais bien ton monde,
Tu te bats toujours contre le destin,
Pour pouvoir essayer de survivre,
Tes soucis d'argents, tes tracas d'amours, tu fais avec,

Tu crée parce que tu te veux libre de toutes influences,
Tu peins avec ta chair et l'effroi de ton âme,
Tu es art, tu es art cloche, tu es tête, tu es tête de lard,
Tu as bien voulu me donner ton cul, et tu m'as alors donné beaucoup,

Pour ce presque-rien, pour toi, tu t'es donnée, tu m'as donné,
Comme un plaisir, une réalité intense... je t'en remercie, je te le dis merci,
Comment te rembourser cette dette... ô Odet !

Bruno Quinchez (Morsang sur orge 10 novembre 1989-Paris 1986)

Épître aux chinois

Chinois des grandes villes, chinois des rizières,
Chinois des champs, chinois de toutes les chînes,
Je comprends vos plaintes, vos désirs et votre volonté,
Les chefs ont dit, et les sages se sont inclinés,
Je vous dis : il vous faut la patience, il vous faut l'espoir,
Cette démocratie, dont vous rêvez, viendra,

Enfin cent fleurs fleuriront, nous pensons encore à vous,
Cette multitude, d'un milliard d'êtres,
Le milieu est fluide, pensez-y très fort,
Et continuez à espérer, ce temps, votre temps,
La ligne du socialisme, cela passera,
Autres mœurs, autres lieux, autre temps,

Que serons-nous, dans seulement vingt ans ?
Les seigneurs de la guerre Ils sont dans votre proche passé,
Des seigneurs très puissants Et ces maîtres se sont abaissés,
Vous rêvez encore, De cet occident, votre tentation,
Que votre voie, soit votre voie,
Que toutes vos voix soient enfin comptées,

J'espère seulement que cette voie... Soit celle de la chine multiple,
J'ose vous donner seulement ce conseil, Gardez en vous cette sagesse
De cinq mille années, N'abandonnez pas votre culture,
Pour ce siècle dispendieux, Sans bonheur et sans honneur,
Ne nous enviez pas Nous l'ouest ensoleillé, Nous les cons-sommateurs,

Un milliard, des soldats, Des concurrents, des marchands, des commerçants,
Cela fait peur, cela mérite, Une longue réflexion, Que pouvons-nous vous dire ?
Nous pensons à vous, Avec joie, avec craintes, Vous avez vos intentions,
Vous avez vos illusions, Nous avons nos intentions,
Nous avons nos illusions, Seul le désir de cette paix nous unis,

Alors, espérons ! Espérons dans notre avenir commun !
Pour tous, espérons !

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 11 novembre 1989 23 octobre 1992)

Questions sur les genres,

Je t'ai étudiée ô matière ! Et j'ai appris ta poésie,
Fascination de femme, Fascination pour la vie,
Tes équations, ton incertitude Et ta géométrie,

Oui ! O matière, La physique est ta coquetterie !
L'homme savant Il se dit plein de l'esprit,
La sagesse est aimée Comme une muse
Et elle se dit paix, Pourquoi donc cette dichotomie des genres,

Cette opposition des sexes, Dieu est femme, Elle est noire
Et elle aime le souffle du vent, Dieu et homme,
Il est juif et il aime raconter l'histoire,
Dieu ! Ma foi ! Je crois qu'elle est cette matière,

Je crois qu'il est esprit, Mais ce choix n'est jamais neutre
Dans la guerre des sexes, Voyez ces exemples qui suivent,
La grande prostituée de Babylone, Et la libre femme es légendes celtes,
Et le démiurge fou, De toutes les guerres saintes Et de tous les djihad,

Confusion dans mon âme Et dans mon esprit, Cela est !
Cela est création ! Genre ni neutre, ni sexué,
Cela est ange, cela est femme, Cela est homme, cela est
Cela est ce que j'ai cette faiblesse De nommer dieu,

Et nous vivons dans son jardin, La terre de récréation,
Moi ! Ma question : Que seront les saints extra terrestres ?
Et comment les accueillerons-nous ? Et eux, comment nous verront-ils ?
Tous ceux là qui peuplent Nos cieux inconnus,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 13 novembre 89 Paris le 29 mai 97)